



CO  
éditions  
/ THRILLER

P. J. Dubreuil

# Invisible[s]

P. J. Dubreuil

# Invisible(s)

Roman



*Du même auteur, publié chez n'co éditions*

*Fantasy / Science-fiction :*

*Chroniques de Diamanterre*

- *Épisode 1 : Bienvenue dans le système* (mars 2022)
- *Épisode 2 : Le Roi-Druide* (juillet 2022)
- *Épisode 3 : Le troisième continent* (février 2023)
- *Épisode 4 : Les larmes de Fafnir* (juillet 2024)

*Les samourais des étoiles* (mai 2023)

*L'effet domino – L'expansion galactique (intégrale)* (octobre 2023)

*Templier – Le dernier gardien* (2<sup>e</sup> édition, juin 2024)

*Les âmes sœurs de Varanine* (décembre 2024)

*Thrillers / Policier :*

*Sous influence* (juin 2022)

*Affaire de sang* (janvier 2023)

*Le passé en abyme* (2<sup>e</sup> édition, mai 2023)

*Je suis un sorcier* (août 2023)

*Mort d'une joggeuse* (février 2024)

*Virusse* (2<sup>e</sup> édition, août 2024)

*Vogue tragique à Saint-Jean* (octobre 2024)

*Amer cocktail* (mars 05)

*Ailleurs...*

*Fantasy / Science-fiction :*

*Trilogie de l'expansion galactique :*

- *Tome 1 : Le retour des Morbacks* (Éditions Sydney Laurent)
- *Tome 2 : Le secret des Oltaranns* (Éditions Sydney Laurent)
- *Tome 3 : Le gambit de l'empereur* (Éditions Sydney Laurent)

*Trilogie des Stellarques :*

- *Tome 1 : Exillium* (Éditions de l'Arbre-Monde)
- *Tome 2 : Résilience* (Éditions de l'Arbre-Monde)
- *Tome 3 : Machinations* (Éditions de l'Arbre-Monde)

*La deuxième vie de Benjamin Augrandpied* (Éditions de l'Arbre-Monde)

*Thrillers / Policier :*

*La mémoire en fusion* (Éditions Saint-Honoré)

*De Profundis* (Éditions Sydney Laurent)

*Vous reprendrez bien des clams* (Éditions de l'Arbre-Monde)

# *Sommaire*

Prologue	7
1	11
2	17
3	24
4	30
5	34
6	40
7	45
8	52
9	60
10	67
11	75
12	81
13	87
14	95
15	101
16	107
17	115
18	123
19	130
20	136
21	142
22	149
23	157
24	163
25	169
26	175
27	183
28	191
29	198
30	207
31	213
32	221
33	227
34	235
35	241
36	249
37	257
38	264
39	270
40	276
41	284
42	293
Épilogue	301

*« Je ne sais pas comment la Troisième Guerre mondiale sera menée, mais je sais comment le sera la Quatrième : avec des bâtons et des pierres. »*

*Albert Einstein (1879-1955)*

## *Avertissement.*

Lorsque l'idée un peu tordue qui a donné naissance à cette histoire m'est venue, la situation internationale n'en était pas au point dramatique où elle se trouve aujourd'hui. Donald Trump n'était qu'une hypothèse dans l'esprit des gens, tandis que Kamala Harris était en tête des sondages, mais on ne peut pas dire qu'elle caracolait. Poutine était... Eh bien, il était Poutine, fidèle à lui-même, menteur pathologique, retors et manipulateur. Quant à Kim Jong-un, il n'avait toujours pas succombé aux maladies graves dont on le disait atteint depuis des années.

J'ai donc imaginé un scénario un peu différent de la réalité (mais pas trop), en me basant sur les relations (ou plutôt les non-relations) internationales de cette époque pas si lointaine et sur des recherches que j'ai effectuées (beaucoup de recherches...). Je ne vous dévoilerai pas leur contenu, vous le découvrirez au fil des pages. J'espère que ce récit saura vous distraire, mon objectif sera alors atteint.

Une dernière chose : on dit souvent que la réalité dépasse la fiction. J'espère de tout cœur que cette fiction ne deviendra pas la réalité. Dans le cas contraire, nous serions vraiment dans de beaux draps.

### *Quelques chiffres :*

34 : C'est le nombre d'attaques russes « hybrides » sur des cibles occidentales en Europe en 2024 (seules sont mentionnées celles qui ont été clairement identifiées), selon le rapport d'un groupe de réflexion, le centre d'études stratégiques et internationales (CSIS). Elles auraient triplé en un an. Environ 27 % des attaques concernaient le secteur des transports, tandis que 27 % visaient les gouvernements. 21 % étaient menées contre des infrastructures essentielles et 21 % contre l'industrie, détaille le rapport. Les principales armes utilisées ont été des explosifs ou bien des cyberattaques. Et on ne parle ici que des attaques russes...

## *Prologue*

---

L'homme est allongé à plat dos sur une table d'opération au centre de la salle violemment éclairée par une lumière blanche presque aveuglante. Autour de lui, trois personnes s'affairent, un homme et deux femmes. Leurs visages sont dissimulés sous des masques chirurgicaux et des lunettes protectrices. Une des femmes doit porter des cheveux plus longs que l'autre, car quelques mèches brunes dépassent de sa coiffe.

L'homme est inconscient. Son crâne rasé montre des marques de stylo qui s'entrecroisent, un peu comme si on voulait lui découper la calotte crânienne en suivant les pointillés pour en faire une sorte de puzzle macabre. Sur la partie supérieure de la tempe gauche, au centre d'un cercle de deux centimètres de diamètre tracé en rouge, une croix est clairement visible.

La poitrine du patient se soulève régulièrement au rythme de sa respiration. Une potence portant une poche de perfusion est reliée à une veine sur le dos de sa main gauche. Un des acteurs présents redresse la tête en direction d'une glace sans tain qui fait office de cloison à droite de la seule porte qui donne dans la pièce.

— Le patient est endormi, général.

Une voix résonne alors dans les haut-parleurs encastrés dans le faux plafond.

— Vous pouvez procéder.

— Bien, général.

Immédiatement, les trois soignants se répartissent l'espace autour de la table d'opération. Le chirurgien sort un trépan et

commence à découper la calotte crânienne de l'homme au niveau du cercle après avoir effectué une incision en croix et repoussé vers l'extérieur les quatre rabats de peau ainsi créés. Une des infirmières surveille les écrans des moniteurs, tandis que l'autre se charge d'éponger le sang qui coule de la plaie malgré la cautérisation quasi immédiate du derme entamé. Le praticien retire alors délicatement l'opercule pour laisser apparaître le cortex cérébral de la zone ciblée.

La seconde infirmière approche ensuite une deuxième potence portant un dispositif télescopique au bout duquel est attachée une minuscule caméra. À l'avant de celle-ci, quatre broches portent un microprocesseur à peine visible à l'œil nu, à moins de s'approcher. Un câble optique relie l'autre extrémité à un moniteur sur lequel le chirurgien fixe son regard. Ses mains semblent animées d'une volonté propre alors qu'il manipule les commandes d'un appareil ressemblant à un joystick.

— Permission d'implanter, général ?

— Autorisation accordée.

Une nouvelle fois, la voix aux intonations métalliques sort des haut-parleurs.

Le bras télescopique se déploie. Sur l'écran, le praticien suit le trajet de l'implant, jusqu'à ce que l'ordinateur relié au dispositif lui signale que la zone ciblée a été atteinte. Les griffes libèrent automatiquement le microprocesseur avant de se rétracter en même temps que le bras.

— C'est bon, on referme.

Une vingtaine de minutes plus tard, les deux infirmières sortent en poussant le chariot sur lequel repose l'homme toujours inconscient.

Resté seul dans la salle d'opération, le chirurgien retire son bonnet, ses lunettes et son masque, découvrant un visage hagard. Au fond de ses yeux se lit le doute qui l'assaille.



La chambre est plongée dans l'obscurité. L'homme est maintenant couché sur un matelas d'hôpital, nu sur le drap blanc. Ses quatre membres sont solidement attachés au cadre du lit à l'aide de sangles. Malgré sa silhouette athlétique et l'absence totale de graisse superflue qui contribue à mettre en valeur sa musculature comparable à celle d'une planche anatomique, il paraît presque vulnérable, le corps animé de frissons qui le secouent tout entier. De temps à autre, un gémissement s'échappe de ses lèvres presque exsangues, et, bien que ses paupières soient abaissées, les mouvements de ses globes oculaires sont parfaitement visibles, comme s'il était en proie à des cauchemars.

Là aussi, une glace sans tain est encastrée dans la cloison adjacente à l'unique porte donnant dans la pièce. Derrière la vitre, un homme en uniforme contemple la scène, debout, le visage fermé.

Il reste ainsi de longues minutes avant de se détourner sans un mot et de quitter la pièce par une porte située derrière lui qu'il referme sans un bruit.

Dans la chambre, l'homme est toujours immobile.

### *Pyongyang, bunker présidentiel, 15 septembre.*

Kkot-Jong est assise, seule, devant un immense écran. De dos, sa silhouette svelte et musclée contraste avec celle de son frère et prédécesseur. Son crâne coiffé de longs cheveux noirs qu'elle a rassemblés en une natte assez lâche est partiellement recouvert d'un casque audio.

L'écran ne montre rien de particulier, si ce n'est des poissons multicolores se mouvant autour de massifs coralliens. En revanche, la voix qui sort des haut-parleurs est bien réelle. Elle est aussi inquisitrice.

— Tout est-il prêt, Dirigeante Exaltée ?

Kkot tique légèrement en entendant le titre que son interlocuteur lui donne. Il est vrai que la fonction qu'elle exerce est bien celle de dirigeante de son pays. En revanche, tout ceci n'est en principe que temporaire. Son frère est toujours vivant, même si c'est un étage

au-dessous, et même s'il est réduit à l'état de légume. Alcool de riz, whisky importé en grand secret, tabagisme et diabète ne font en général pas bon ménage. Les docteurs qui se relaient à son chevet ne sont pas optimistes. Cela ne les empêche pas de donner des bulletins de santé particulièrement rassurants aux médias d'État, bulletins retransmis dans le monde entier, évidemment.

Les médecins n'ont pas intérêt à révéler quoi que ce soit qui pourrait déstabiliser le pouvoir : ils savent trop bien ce qui arriverait à leurs proches si la moindre fuite se produisait.

— Bien entendu, Monsieur le Président. Le chargement sera embarqué dès ce soir sur un sous-marin, le *Yongunk*, à Sinpo<sup>1</sup>. Il quittera le port dans la foulée et retrouvera votre bateau aux coordonnées convenues.

— Parfait, alors. Je reprendrai contact avec vous quand ce sera fait.

— C'est d'accord. Bonne chance, Monsieur le Président.

— La chance n'a rien à voir là-dedans, Dirigeante Exaltée.

— Vous avez raison, mais cela ne nous fera pas de mal d'en avoir un peu, ne croyez-vous pas ?

Dans les écouteurs, un rire rocailleux se fait entendre, suivi d'une réponse convenue :

— C'est certain. Je vais vous laisser, maintenant, je suis sûr que vos obligations d'État vous attendent.

— Exactement, et vous les vôtres, si je ne m'abuse. À bientôt, Monsieur le Président.

— À bientôt, Dirigeante Exaltée.

Kkot se redresse avant de retirer son casque. Puis elle se lève et se dirige vers la porte métallique qu'elle ouvre d'un geste sec. Dans la pièce attenante, un général se met instantanément au garde-à-vous, poitrine bombée faisant ressortir la quinzaine de breloques qui brillent sous la lumière artificielle.

— Prévenez Sinpo. C'est parti.

---

1 Une des bases de sous-marins de la Corée du Nord.

# 1

---

## *Sinpo, 17 septembre*

Sinpo est une base militaire située sur la côte bordée par la mer du Japon, plus précisément la mer de l'Est pour les Nord-Coréens. Ces derniers sont parfaitement au courant que tous les pays occidentaux les espionnent depuis l'espace. Aussi, tout ce que les satellites perçoivent se résume à quelques dizaines de vaisseaux obsolètes ainsi que deux sous-marins à propulsion diesel datant de la Seconde Guerre mondiale. L'un des deux est actuellement en cale sèche pour y subir les modifications nécessaires à sa remise à l'eau. Mais tout cela n'est que cosmétique.

Même au sommet de l'État, très peu de personnes sont au courant de la présence d'une base sous-marine secrète en face de la petite île de Taegu-do. Et ceux qui vivent à proximité, tous militaires, sont impliqués dans le projet.

L'accès au complexe se fait par une route qui file vers le nord à partir du rivage, et s'interrompt à flanc de colline devant une porte métallique encadrée de deux guérites protégées par des mitrailleuses à l'aspect menaçant, maniées par des soldats à l'air non moins patibulaire.

Le complexe s'étend en sous-sol jusqu'à la mer.

La camionnette s'engage sur un chemin au macadam défoncé et rapiécé un peu partout, au point que le conducteur se demande s'il reste encore des plaques du bitume initial. On a bien fait comprendre à Du-Ho qu'il avait intérêt à tenir sa langue. Il a bien l'intention de le faire. Et ce d'autant plus que les cinq-mille won

nord-coréens qu'il a touchés vont lui permettre de faire vivre sa famille plus de trois mois.

Le van n'est même pas à lui. On l'a trimbalé jusqu'à Yongbyon<sup>2</sup> dans la nuit, on l'a mis au volant de ce véhicule dont seule la rouille maintient la carrosserie à peu près en place, et on lui a ordonné de le conduire jusqu'à Sinpo. La consigne était simple : faire ce qu'on lui disait, ne surtout pas essayer de savoir ce qu'il transportait, ne pas s'arrêter en route et ne pas poser de questions. Du-Ho est au courant de ce qui arrive lorsqu'on enfreint les consignes gouvernementales. Alors, il a obéi. Et maintenant, il est au volant de cette carriole pourrie devant une porte à la gueule aussi fermée que celles des sentinelles qui l'encadrent, et il attend. C'est ce qu'on lui a dit de faire, alors, il s'exécute. Comme le temps lui paraît long, il décide de s'en griller une et sort un paquet chiffonné de 727<sup>3</sup>. Il en extirpe une clope qu'il porte à ses lèvres avant de l'allumer à l'aide de l'allume-cigare qui fonctionne encore miraculeusement. En fermant les yeux, il appuie sa nuque sur le dossier du fauteuil tout en aspirant une profonde bouffée du tabac brun et âcre. On dit partout que fumer est mauvais pour la santé, mais qu'en a-t-il à faire ? Mourir de ça ou d'autre chose... Il a un peu plus de cinquante ans, ne s'est jamais marié même s'il a une compagne et une fille, et il est épuisé par le travail éreintant et répétitif qu'on lui impose à l'usine d'armement. Alors, cette petite escapade est plutôt bienvenue dans sa routine sans espoir.

Plongé dans ses pensées, il sursaute en entendant un grondement sourd qui lui fait ouvrir les yeux et manque de le faire tousser. Devant lui, les deux battants blindés s'écartent lentement jusqu'à s'ouvrir totalement, laissant apparaître un tunnel à peine éclairé par des ampoules faiblardes régulièrement espacées au plafond. Un officier apparaît, lui faisant signe d'avancer d'un geste impératif.

---

2 Centre de recherches nucléaires situé à 90 km au nord de Pyongyang.

3 Marque de cigarettes nord-coréennes nommée d'après la date de l'Armistice de Panmunjeom (27 juillet 1953) qui a mis fin (en principe) à la guerre entre les deux Corées.

Du-Ho remet le moteur en marche, débraye et passe la première. La camionnette se met en branle, lourdement, secouée par les vibrations de l'antique diesel qui la propulse. Du-Ho s'arrête au niveau du militaire après avoir baissé sa vitre. L'autre ne lui laisse même pas le temps d'ouvrir le bec.

— Tu es en retard ! Peu importe. Tu démarres et tu suis la route.

— Et je vais jusqu'où ?

— Jusqu'au bout, évidemment ! Tu le verras bien, de toute façon. Allez, dégage !

Du-Ho ne se le fait pas dire deux fois. Il a appris, souvent à la dure, qu'il vaut mieux ne pas discuter avec les militaires : ça se termine toujours mal. Avec un frisson qui le secoue de bas en haut, il remonte sa vitre, écrase sa clope dans le cendrier avant de mettre le mégot à moitié entamé dans la poche droite de sa veste — il est trop pauvre pour gaspiller — embraye, et s'engage dans le tunnel que ses phares aux ampoules jaunâtres peinant à percer les optiques crasseuses ont du mal à éclairer malgré les lampes du plafond.

Très vite, il est obligé de tourner à cent-quatre-vingts degrés pour repartir en sens contraire, tout en remarquant que la voie descend régulièrement en pente douce. Sa progression se poursuit de longues minutes. La chaussée est maintenant rectiligne et s'enfonce toujours dans le sous-sol. Du-Ho se demande jusqu'où il va être obligé d'aller. Et surtout, il s'interroge, peut-être un peu tard. Devra-t-il laisser la camionnette ici ou aura-t-il l'autorisation de repartir avec ? Parce que sinon, il se demande bien comment il va pouvoir quitter cet endroit. Personne ne lui a rien dit et il s'est bien gardé de poser la moindre question.

Presque sans transition, la pente diminue jusqu'à s'annuler avant qu'il ne pénètre dans un vaste hangar brillamment éclairé, pour changer. Il en est presque ébloui. C'est alors qu'il remarque le bassin gigantesque et le sous-marin à quai. Celui-ci lui semble flambant neuf, et surtout, il ne porte aucune indication distinctive. Du-Ho trouve cela hautement suspect, mais il préfère garder ses pensées enfouies bien profondément.

Un autre militaire qu'il n'avait pas encore remarqué lui adresse des signes énergiques. En approchant la camionnette, il se rend compte que l'autre affiche tout un chapelet de décorations sur son plastron.

*Probablement un enfoiré de gradé.*

Du-Ho n'est pas très au fait de la signification des galons dans l'armée nord-coréenne. En réalité, il s'en moque totalement. Il s'arrête néanmoins au niveau de l'homme.

— Descendez !

Le chauffeur s'exécute.

Immédiatement, l'autre dégaine le pistolet qu'il portait à la ceinture, le braque d'un mouvement fluide en direction de la tête de Du-Ho et presse la détente.

Le claquement sec retentit sous la voûte perdue dans l'obscurité. Le malheureux chauffeur s'affaisse comme une poupée de chiffon, sans un mot. La question de son retour ne se pose plus.

Trois hommes s'avancent alors.

— Débarrassez-vous du corps.

— Bien, général.

Deux soldats s'emparent chacun d'une jambe et s'éloignent en tirant le cadavre de Du-Ho dont le crâne laisse une traînée de sang mêlé de matière cérébrale au sol. Le troisième se met au volant de la camionnette et se rapproche du quai et du sous-marin.



Le général Gim Ha-Jun est dans une cabine du *Yongunk* en compagnie du capitaine Kang Beong-Seok. En réalité, le *Yongunk* n'est pas vraiment le *Yongunk*. Le véritable sous-marin est actuellement amarré, clairement visible dans son bassin à Sinpo. Celui dans lequel ils sont est un prototype construit grâce à la collaboration pas toujours consciente de la Russie. C'est non seulement le premier submersible nucléaire lanceur d'engins de la glorieuse République de Corée du Nord, mais c'est aussi le premier du genre à posséder une propulsion magnéto-hydro-dynamique. En clair, il ne possède pas d'hélice, mais une turbine qui fonctionne

grâce à l'accélération des ions dissous dans l'eau de mer sous l'effet d'un puissant champ électromagnétique. En principe, ce mode de propulsion est totalement indétectable par les sonars traditionnels puisqu'il n'y a plus aucun bruit de cavitation<sup>4</sup> des hélices en rotation. En principe...

Le vaisseau a déjà été testé en s'approchant au plus près des côtes californiennes, et les Américains n'y ont vu que du feu. Et la turbine a fonctionné à la perfection. Il n'y a donc aucune raison que cela se passe différemment cette fois-ci. D'autant plus que le golfe du Mexique est particulièrement fréquenté et que les bruits parasites des nombreux bateaux qui le sillonnent se mêleront à celui des plateformes pétrolières, contribuant ainsi à masquer le faible son d'écoulement de la turbine.

Après avoir communiqué ses ordres au capitaine et l'avoir salué, le général débarque pour se planter sur le quai, jambes légèrement écartées dans une posture qu'il trouve particulièrement martiale, le visage fermé.

Sur le pont du sous-marin, des hommes larguent les aussières, permettant au submersible de s'éloigner du quai. Puis, dans un grand silence, le vaisseau s'éloigne lentement avant de s'enfoncer. Le général sait alors qu'il s'apprête à s'engager dans le tunnel qui va le conduire vers l'eau libre. Il pousse un profond soupir. La mission ne fait que commencer. Tout reste encore à faire et le moindre grain de sable peut faire tout capoter.

### *À bord du Yongunk, trois jours plus tard*

Le sous-marin poursuit sa route tranquillement. Le premier test de ce périple de plusieurs semaines avait été le jour où ils avaient « frôlé » les côtes est du Japon. Frôlé n'est probablement pas le terme exact, puisqu'ils étaient passés à une vingtaine de nautiques du rivage, mais c'était largement à la portée des balises sonar de la Marine japonaise, et personne n'avait apparemment détecté quoi

---

4 La cavitation (du latin *cavus*, « trou ») est la naissance et l'oscillation radiale de bulles de gaz ou de vapeur dans un liquide soumis à une dépression.

que ce soit, confirmant ainsi la furtivité du *Yongunk*. Et pourtant ils ne naviguaient qu'à une vingtaine de mètres de profondeur. Le capitaine Kang Beong-Seok s'était alors pris à rêver de lancer une paire de missiles balistiques sur l'ennemi séculaire, mais il avait ses ordres. Ce temps viendrait peut-être, ou ne viendrait pas, mais ce n'était pas encore le moment.

Aujourd'hui, ils sont au large des Kouriles<sup>5</sup>, en chemin vers le détroit de Béring. Puis, ils contourneront le Canada par le nord et les eaux glaciales de l'Arctique, puis la mer de Baffin et la mer du Labrador, pour plonger ensuite dans l'Atlantique jusqu'au golfe du Mexique, première étape de leur long voyage. Là, il livrera son premier paquet, puis il attendra ses ordres. Ceux-ci dépendront de la situation internationale du moment, mais il a hâte de livrer son second colis, peut-être le plus important pour lui. À l'heure qu'il est, celui-ci est solidement fixé sous le bateau à l'aide d'un anneau plus ou moins universel permettant d'y attacher le dispositif actuel ou encore tout autre véhicule sous-marin tel qu'un petit submersible destiné à transporter une équipe de sauveteurs... ou de commandos.

Pur produit de l'armée nord-coréenne, Kang Beong-Seok est dévoué corps et âme à sa patrie et à son dirigeant — peu importe que ce soit actuellement une dirigeante — qu'il considère plus ou moins comme un dieu vivant. Alors il n'hésitera pas, il le sait. Il attend même avec impatience, mais aussi une angoisse certaine, le moment où il pressera le proverbial bouton rouge, et peu importe le résultat. Il pourra mourir, il aura servi sa patrie.

---

5 Les îles Kouriles forment un archipel d'îles volcaniques alignées selon un axe sud-ouest nord-est sur 1176 km entre le nord du Japon et l'extrémité sud de la péninsule du Kamtchatka. Elles bordent une fosse océanique profonde de plus de dix kilomètres.

---

*Seattle-État de Washington,  
26 novembre de la même année*

Jerry O'Donnell déteste son prénom : Jermaine. Il le trouve totalement ridicule et en a toujours voulu à ses parents de l'avoir nommé ainsi. En réalité, c'est essentiellement la faute de sa mère qui était une fan inconditionnelle des Jackson Five. En ce qui le concerne, il est plutôt porté vers la country ou le métal symphonique. C'est un peu le grand écart, se dit-il parfois lorsqu'il parle de ses goûts musicaux à ses collègues autour d'une bière, mais il s'en moque. En tout cas, il préfère Jerry. C'est d'ailleurs ce qui est écrit sur ses papiers d'identité et son badge de la police de Seattle. Lieutenant Jerry O'Donnell : il trouve que ça sonne bien.

En arrivant à l'adresse qu'on lui a indiquée, il gare sa vieille Taurus grise au bas de la petite allée privative qui surplombe Lakeside avenue S, déplie son mètre quatre-vingt-seize en se massant le dos et parcourt la vingtaine de mètres qu'il lui reste à grandes enjambées. Arrivé devant la porte d'entrée gardée par un policier en uniforme, il marque un temps d'arrêt pour admirer la vue sur Mercer Island et le lac Washington, se disant que s'il avait un peu plus de fric, il s'établirait bien dans le coin. Surtout quand il regarde l'immense maison dans laquelle il s'apprête à entrer : trois étages, toute en bois avec un grand jardin à l'arrière. Il aurait juste choisi une autre couleur de peinture que ce vert pisseux.

— Ça va, Mitch ?

Dave Mitchell est un petit homme râblé proche de la cinquantaine.

— Ouais, lieutenant, même si je me caille un peu à rester dehors sans bouger.

— Désolé. Je suis venu dès que le chef m’a prévenu. Le légiste est passé ?

— Il est encore là. Il devrait pouvoir vous faire part de ses premières conclusions. Il paraît que le macchab’ était une pointure. C’est vrai ?

— Apparemment, oui. Joseph Krazinski, un prof de l’université, un neurologue de premier plan qui travaillait au Grey Sloan<sup>6</sup>. Il paraît qu’il donnait aussi pas mal de consultations à très haut niveau, si vous voyez ce que je veux dire. Allez, j’y vais. Plus vite j’aurai terminé, plus vite vous pourrez vous réchauffer.

— Merci, lieutenant.

Jerry pousse la porte et pénètre dans le vaste hall qui donne sur une volée d’escaliers menant aux étages, les pièces du bas étant apparemment réservées à la détente. Au moment où il arrive, il aperçoit le légiste, le docteur Malcolm McNamara, qui descend les marches à sa rencontre et s’adresse à lui :

— Salut Jerry. Je ne savais pas qu’ils t’avaient envoyé.

— C’est le patron : il n’avait personne d’autre sous la main. Dis-moi tout.

— Bof, c’est assez simple. Pour faire court, le prof s’est tiré une balle dans la tête, tout simplement.

— Ça s’est passé où ?

— Dans son bureau, au premier. Tu verras, c’est pas jojo.

— Il a laissé une lettre, quelque chose ?

— Oui, un mot manuscrit. Je l’ai laissé en place pour toi : les gars sont déjà passés. Pour l’instant, ils sont au deuxième. Ils ont fait le bureau en premier. Mais tu peux y aller, si tu veux. Ne touche à rien d’autre qu’au mot, c’est tout. De toute façon, tu connais la routine, hein ?

— Et dis-moi : qui a découvert le cadavre ?

---

6 Grey Sloan Memorial Hospital. Hôpital principal de Seattle.

— La femme de ménage. Elle a eu la présence d'esprit de nous appeler tout de suite. Elle est dans le séjour, si tu veux lui parler. En ce qui me concerne, j'ai terminé. Je file taper mon rapport en attendant l'autopsie, mais je suis presque certain qu'elle ne nous apportera rien de plus.

Après avoir salué son collègue, O'Donnell se retrouve dans le vaste living. Une petite femme à la chevelure brune, encore jeune — il estime qu'elle a juste passé la barre de la trentaine —, est assise, recroquevillée sur l'immense sofa de couleur crème. Elle a le regard dans le vide et de temps à autre, son visage tressaille sous l'effet d'une contraction dont elle ne semble pas avoir conscience. Pourtant, elle lève les yeux vers lui en le voyant s'approcher. Il décide de battre le fer tant qu'il est chaud.

— Lieutenant O'Donnell, police de Seattle. Je suis désolé, mais je vais devoir vous poser quelques questions. Ça va aller ?

— Ou... oui, lieutenant. Que puis-je vous dire de plus que ce que j'ai déjà dit à votre collègue ?

Il se fend d'un grand sourire. La femme a l'air traumatisée, et cela ne sert à rien d'en rajouter une couche.

— On va commencer par votre nom, si vous voulez bien.

Elle se redresse un peu et le fixe d'un regard perdu.

— Bien sûr. Elaine Mancini.

Jerry prend le temps de le noter dans le calepin qu'il a sorti de la poche de sa veste.

— Mancini... c'est italien, ça. Mes ancêtres étaient irlandais. Ils sont arrivés aux States pour fuir la Grande Famine<sup>7</sup>.

— Les miens venaient de Syracuse.

— Alors, nous sommes tous deux des immigrés, hein ? Comme tous les Américains, à part les Indiens, somme toute... Mais parlez-moi un peu de vous. On m'a dit que vous venez faire le ménage ici, c'est bien ça ?

---

<sup>7</sup> 1847 : le mildiou fut à l'origine de la destruction des récoltes de pommes de terre. 215 000 Irlandais partirent en direction des États-Unis, cette année-là. Puis, chaque année entre 1848 et 1851, les départs se chiffèrent de 177 000 à 251 000.

— Oui. Je suis aussi caissière au 7/11, un peu plus haut sur Lakeside. Je fais ça pour arrondir mes fins de mois et me payer mes cours du soir.

— Pour faire quoi ?

— Je veux devenir infirmière, mais je ne suis pas au niveau pour intégrer une formation, que ce soit un BSN<sup>8</sup> ou un ADN<sup>9</sup>.

— Vous avez du courage.

— Je n'ai pas envie d'être caissière toute ma vie, vous savez.

— Je comprends. Mais revenons à nos moutons. Votre patron vivait-il seul, ici ? Je ne vois personne d'autre.

— Il était veuf. Sa femme est morte il y a un peu plus de cinq ans, je crois. Je ne travaillais pas pour lui, à l'époque, alors je ne peux pas vous en dire plus. Il n'était pas très bavard.

— Pas de... fréquentations, pas de petite amie ?

— Pas que je sache, mais comme je vous l'ai dit, il n'était pas très causant.

— Il avait de la famille ?

— Un fils. Je crois qu'il est chirurgien esthétique du côté de Miami, et une fille un peu plus jeune. Elle est avocate sur la côte est. Il me semble que c'est à Philadelphie, ou pas loin. Tenez, ce sont eux, sur la photo, là-bas.

Le regard de Jerry se porte dans la direction du doigt qu'elle tend pour tomber sur un cadre au centre d'un guéridon. Il se lève et s'en approche. Le cliché montre deux jeunes gens souriants : une blonde frisée et un brun bronzé au regard étincelant.

*Il doit passer plus de temps sous les lampes à UV ou sur le pont d'un bateau que dans une salle d'opération.*

Jerry se secoue et revient s'asseoir à côté de la jeune femme.

— Dites-moi quand vous avez trouvé le docteur.

— Ce matin. J'ai sonné en arrivant. Je préfère que ce soit lui qui vienne m'ouvrir. Mais comme il lui arrive de s'absenter, il

---

8 Bachelor of Science degree in Nursing (formation universitaire).

9 Associate Degree in Nursing (formation en école).

m'a donné un double des clés. Alors, comme il ne venait pas, j'ai ouvert.

— Et vous ne vous êtes pas inquiétée ?

— Non. Ce n'était pas la première fois que ça se produisait.

— Qu'avez-vous fait en entrant ?

— Eh bien, comme vous avez pu le constater, la maison est très grande. Alors, chaque fois que je viens, je me consacre à un étage différent. La dernière fois, j'ai fait le ménage au rez-de-chaussée.

— Quand était-ce ?

— Vendredi dernier. Aujourd'hui, je suis allée directement au premier, en commençant par le bureau. C'est là qu'il y a toujours le plus de travail... et... et...

Au fur et à mesure qu'elle parle, elle commence à trembler et sa voix chevrote de plus en plus, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre.

— Il était là, la tête posée sur le bureau, comme... comme s'il dormait. Et c'est en m'approchant que j'ai vu le sang et l'arme dans sa main.

Elle le fixe dans les yeux, les larmes ruisselant sur son visage. Jerry attend qu'elle se reprenne. Il lui tend un paquet de mouchoirs en papier qu'elle accepte d'un hochement de tête.

— Ne bougez pas. Je n'en ai pas pour longtemps. Je reviens très vite et vous pourrez partir.

En escaladant les escaliers quatre à quatre, il salue les gars de la police scientifique qui ont terminé leur travail aux étages. L'un d'eux lui confirme qu'il transmettra son rapport au capitaine Hutchinson dans le courant de la semaine. Apparemment, ils n'ont rien trouvé d'incriminant. Une ambulance est en chemin pour emporter le corps du défunt.

Lorsqu'il pénètre dans le bureau, Jerry est surpris de l'ordre qui règne. Les murs sont recouverts de panneaux d'acajou. Le grand plateau de travail est du même bois et les étagères sont remplies de livres reliés. Lorsqu'il s'approche du cadavre, il le découvre tel que le lui a décrit Elaine Mancini.

Il y a très peu de sang malgré les deux trous bien nets dans les tempes du toubib. La balle semble être ressortie pour aller se ficher quelque part. Jugeant rapidement de la position du cadavre, O'Donnell se tourne vers la bibliothèque à gauche du bureau et s'en approche. Un traité d'anatomie montre clairement le trou par lequel le projectile est entré au niveau de la reliure.

Son regard se reporte sur le bureau et la disposition des objets qu'il supporte : un moniteur d'ordinateur sur la gauche, à côté d'un poste téléphonique, alors que sur la droite, quelques dossiers sont empilés. Au sommet, il avise une pochette plastique et une brève note manuscrite dont il s'empare.

*Jerry*

*Les gars ont embarqué l'arme, un Sig Sauer 9 mm. Une seule balle a été tirée. Elle a été récupérée dans le bouquin sur l'étagère après avoir traversé la boîte crânienne de la victime. Voici la lettre qu'il a laissée. Nous comparerons les empreintes avec celles du stylo qui a vraisemblablement servi à l'écrire et que nous avons trouvé à côté. Pour moi, c'est un suicide. Je pense que l'autopsie le confirmera dans la mesure où il n'y a aucune trace de violence.*

*Pense à rapporter la lettre au poste, sinon le capitaine va piquer une crise.*

*Malc'*

La missive laissée par Krazinski a une tout autre teneur. L'écriture est fine et serrée, presque fébrile, comme s'il était pressé d'en finir. Jerry se dit que c'était peut-être le cas.

*Je suis las. Depuis le départ de Constance, le monde n'a plus aucun intérêt pour moi, alors je préfère m'arrêter là. J'ai pourtant essayé, mais je n'y parviens plus.*

*Pardon, mes enfants adorés, pardon, mais je m'en vais retrouver Constance.*

*Adieu.*

Une petite sonnette d'alarme retentit dans le crâne de Jerry. Il a toujours pris grand soin de l'écouter. Il s'éloigne du bureau et du cadavre, faisant à nouveau le tour de la pièce, saisi d'un

doute, il sort son téléphone portable et prend plusieurs clichés de la scène, s'attardant sur la position du cadavre dans son environnement. Puis, après un dernier regard, il range son téléphone dans la poche poitrine de sa veste et retourne dans le salon.

Elaine le regarde s'approcher. Apparemment, elle s'est plus ou moins remise de ses émotions, car ses yeux sont secs et lui paraissent plus déterminés.

— Dites-moi, madame Mancini. J'aimerais vous poser une dernière question avant de vous libérer.



CO

éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,  
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

**[www.nco-editions.fr](http://www.nco-editions.fr)**

---

Invisible(s)

P. J. Dubreuil

Version gratuite - Ne peut être vendu

*Image de couverture : JYG*

*Crédit photo : Adobestock*

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne  
[nco-editions.fr](http://nco-editions.fr)